

JOUR DE PLUIE

Dans l'hémisphère sud, le mois de septembre marque la fin de l'hiver. Je l'ai vécu quand j'étais enfant dans ma ville natale de Santiago du Chili. Je m'appelle Armando Reyes, je suis documentaliste dans l'industrie, j'ai émigré en France avec ma mère, dont je porte le nom, il y a de cela trente ans aujourd'hui. Ma mère avait épousé un militaire, un officier de carrière du nom de Carlos Traubner, un germano-chilien issu d'une vieille famille de militaires installée au Chili au XIXe siècle. Il était mon père.

Maman et lui, ça n'a jamais vraiment marché. J'ai le souvenir de mon père, pendant mon enfance, comme étant un homme froid et distant. Il ne s'est jamais vraiment occupé de mon éducation, ce fut toujours ma mère qui a pris soin de moi. Le fait que maman, une fille d'ouvriers agricole devenue secrétaire dans un journal libéral, se soit mariée à mon père reste un mystère. Ils ne formaient pas vraiment une famille, à proprement parler.

Je suis née un jour d'août 1967, le 18, trois mois avant le mariage de mes parents. Physiquement, je suis la marque de l'incongruité du couple que formaient mes parents : petite brune ronde aux pommettes saillantes, typée indienne, comme ma mère, mais avec le teint trop clair et les yeux trop bleus, marque de mon père, grand blond germanique pure race, si j'ose dire. Du côté de sa famille, j'ai toujours été perçue comme étant une paria. Mes cousins, tous à l'image de mon père et de mes grands-parents, gardaient leurs distances avec moi, et mes grands-parents paternels me mettaient systématiquement à l'écart.

Par contre, du côté de mes grands-parents maternels, j'étais la bienvenue. J'étais en quelque sorte la troisième fille qu'ils n'avaient pas eue, et mon teint pâle et mes yeux bleus n'étaient même pas remarqués. Chez mon père, j'étais une erreur. Chez ma mère, j'étais une évidence. Entre les militaires de carrière d'origine germanique du côté paternel et les prolos croisement d'indiens, d'italiens et de tout ce que la société chilienne avait au bas de son échelle sociale d'autre part, il n'y avait aucune communication possible. Les deux familles se sont vues par obligation formelle le jour du mariage de mes parents, et elles se sont soigneusement évitées par la suite.

L'entente entre mes parents était de pure façade, et elle a volé en éclats par une belle journée de septembre. C'était l'année de mes six ans, en 1973. C'était le mardi 11 septembre, et je n'étais pas allée à l'école, qui était fermée depuis une semaine. Plus rien ne marchait dans le pays, et la situation était inquiétante. Maman me gardait à la maison pendant que papa était au travail : il avait

été mobilisé dans sa caserne. J'étais assez grande pour me rendre compte que le travail de mon père, c'était de faire la guerre, et de m'inquiéter pour lui.

Il n'y avait plus les programmes habituels à la radio, et plus personne n'était dans la rue. Nous habitions à l'époque un appartement du centre de Santiago, à un kilomètre à peine de la Moneda, le palais du gouvernement. Depuis nos fenêtres, j'ai pu voir dans la rue en bas des camions militaires et des chars d'assaut converger vers le palais du gouvernement. Puis il y a eu des coups de feu, et le bruit d'une bataille rangée nous est parvenu depuis le palais du gouvernement. Des ambulances militaires passaient rapidement en direction des hôpitaux pour évacuer les soldats blessés au combat. Il y a eu à un moment des avions militaires qui ont survolé la ville, et des bruits d'explosion du côté de la Moneda après leur passage. Dans la cuisine, maman écoutait la radio. Je me souviens qu'elle s'est mise à pleurer quand, coupant la musique qui passait en boucle, le présentateur a dit cette phrase :

« ...*Il pleut sur Santiago... Je répète : Il pleut sur Santiago...* »

— Maman, qu'est ce qui se passe, c'est la guerre ?

— Maintenant, oui... »

Le lendemain, un monsieur que papa connaissait par son travail, le général Pinochet, a parlé à la radio pour nous dire que tout allait bien et qu'il était le président. J'étais trop petite pour comprendre ce que menace communiste, sédition et retour à l'ordre signifiaient. La guerre était finie et papa était de retour à la maison après avoir gardé un stade de football, tout allait bien.

Pendant les années qui ont suivi, papa et maman s'engueulaient de plus en plus. Mes grands-parents maternels avaient eu des ennuis avec une certaine DINA, un de mes oncles était parti à Cuba et il y avait une ambiance de plomb dans le pays. À l'école, les autres filles se méfiaient de moi, elles m'évitaient systématiquement. Un beau jour de 1979, maman est venue me voir dans ma chambre. Elle avait pris une décision qui devait changer ma vie à tout jamais :

« Armando, ton père et moi, nous ne nous entendons plus. Nous allons partir à l'étranger, toi et moi, ton père est d'accord. Nous partons à la fin de ton année scolaire, fais le tri dans tes affaires, nous ne prendrons que l'essentiel... »

Maman avait pu avoir un visa pour la France et elle a pu me faire suivre. De son côté, papa a fait annuler son mariage, et je portais désormais le nom de ma mère pour l'état-civil. En janvier 1980, nous avons pris un avion pour la France. Maman avait pu trouver un emploi d'assistante d'espagnol dans un lycée dans une ville du sud de la France, Toulouse. Une autre vie commençait pour moi. J'étais logée avec ma mère dans un appartement modeste de banlieue, et j'ai été inscrite à l'école. J'avais appris le français et je n'ai eu aucun mal à me faire à ma nouvelle vie.

Je me suis vite liée d'amitié avec un garçon de mon âge, Martin-Georges, un petit bonhomme d'une grande gentillesse et d'une indiscutable curiosité. Passionné d'aviation, il avait voulu être pilote de ligne mais ses fortes lunettes de myope l'avaient contraint à changer de désirs professionnels. Il ne savait pas à l'époque ce qu'il voulait faire dans la vie, ce qui n'était pas évident quand on n'a que douze ans.

Volubile, il me parlait de son grand-père cheminot, de sa mère psychologue d'origine canadienne, de son père professeur de lycée, qui travaillait dans le même établissement que ma mère. À ce sujet, un soir où nous rentrions ensemble en bus depuis le collège, il a abordé le problème de mon père avec son sens inné de la gaffe. Comme il le dit toujours, il a l'art de dire sans faire exprès ce qu'il ne faut pas aux personnes qui ne veulent pas l'entendre :

« Mon père enseigne la philosophie aux terminales, mais c'est pas ce qui l'intéresse le plus. Il n'a pas encore l'ancienneté pour être professeur en université, surtout qu'il a commencé à enseigner au Canada et que l'éducation nationale, ben, ils ne veulent pas compter ses années au Cégep de

Chicoutimi et à celui où il était à Montréal. Papa en a parlé à un collègue à lui, Pierre Bourdieu, un grand professeur de Paris qu'il connaît bien, il est venu déjeuner avec nous dimanche dernier. Bon, avec la droite au pouvoir, faut pas s'attendre à des miracles, vivement que l'on dégage Giscard, il nous fatigue avec ses diamants et ses chasses en Afrique ! Je ne sais pas pour ta mère mais ce n'est pas évident d'être titularisé, sauf si ton père est déjà professeur, il y a des histoires dans ce genre, c'est comme ça que ma mère a pu obtenir un enseignement à l'école d'éducateurs spécialités. Si ton père est prof comme ta mère...

— Mon père est resté au Chili Martin... Maman ne s'entendait plus avec lui, c'est pour cela qu'elle est venue en France avec moi... Fais pas cette tête, tu ne pouvais pas savoir, on n'en a jamais parlé toi et moi... »

Confus, Martin a soigneusement évité d'aborder par la suite. Intelligent et délicat, avec en plus un don certain pour les langues, il est vite devenu mon meilleur ami et mon confident. Pour son treizième anniversaire, il m'a invité chez lui. J'ai fait la connaissance de ses parents, des gens charmants et très cultivés, et de sa sœur aînée, Noémie-Jeanne, quinze ans à l'époque. Autant Martin a un accent typique du sud-ouest, pris quand la famille Peyreblanque est rentrée en France en 1969 après l'amnistie des déserteurs de la guerre d'Algérie par le général De Gaulle, autant Noémie, qui a appris à parler au Canada, a l'accent de là-bas. Bien que plus âgée que moi, elle est devenue ma grande copine. Pas de la même manière que Martin, plus pour les trucs de nanas.

J'ai un souvenir particulier de l'année où François Mitterrand a été élu président de la République en France, le 10 mai 1981. Notre voisin de palier, un vieux réac estampillé Action Française, a tenté de se suicider en se pendant et, malheureusement, il s'est raté. Sept ans plus tard, il est mort d'une crise cardiaque en découvrant avec joie le score du Front National au premier tour des présidentielles de 1988... Dans les mois qui ont suivi, c'était la foire aux hurlements des pires crétins de la droite française qui voyait déjà les chars soviétiques défiler sur les Champs-Élysée à Paris. Martin, qui prenait des cours de russe, avait un jour composé une banderole dans cette langue qui disait : ***BIENVENUE À LA GLORIEUSE ARMÉE ROUGE, LIBÉRATRICE DU PEUPLE FRANÇAIS !***... Comme sens de l'humour tordu, il savait s'y prendre...

Maman avait déjà entendu ce genre de discours sur la menace rouge, et ça ne la faisait pas rire parce qu'elle savait ce qu'il y avait derrière. Mais l'évolution de la politique française à partir de 1982 l'a rassurée de ce côté-là. C'est aussi l'année où Antoine Peyreblanque, le père de Martin, a obtenu son poste de professeur de sociologie à l'université de Toulouse Le Mirail. Ma mère avait demandé la nationalité française et elle n'avait obtenue. Quand à Martin, il s'était mis en tête d'être traducteur pour l'ONU et il voulait améliorer ses capacités en langues. Il a obtenu de faire sa scolarité au lycée international de Calgary, au Canada, en compagnie de son cousin Roger. Malgré ce changement de continent pour ses études, nous sommes restés proches, Martin et moi. Il m'a écrit pendant toutes ses années de lycée au Canada, et nous nous retrouvions pour les vacances. Pour le reste, la vie suivait son cours.

La séparation géographique de mes parents a eu, paradoxalement, comme principal effet de les réconcilier. 1982 n'a pas seulement été l'année où Martin est parti étudier au Canada. Ce fut aussi l'année de la Guerre de Malouines, qui a marqué un tournant dans l'histoire de l'Amérique du Sud. La dictature Argentine, politiquement aux abois, s'était lancée dans une aventure militaire insensée dans l'Atlantique sud, s'attaquant de front à la troisième force navale de la planète, la Royal Navy. Au printemps 1982, en quelques semaines, les britanniques ont reconquis leur île, détruit la moitié de l'aviation argentine, gravement réduit les capacités de leur marine et fait prisonnier

plusieurs centaines de soldats argentins. La junte militaire n'y a pas survécu, et elle a dû laisser la main aux civils suite à des élections démocratiques l'année suivante.

Le vent était en train de tourner : ce qui était arrivé à Buenos Aires allait sûrement se produire dans les autres capitales du continent, et Santiago était sur la liste. Pendant l'été 1982, j'ai revu mon père. Il avait discrètement refait sa vie avec une autre femme de sa condition et il venait voir comment nous allions, maman et moi. Le contact a été cordial entre ma mère et lui, la distance avait atténué les ressentiments. Il parlait de quitter l'armée et de faire carrière dans le civil, et d'aider ma mère à payer mes études grâce à une meilleure paye. Je me souviens de la conversation que j'ai eue avec lui cet été, sur la place du Capitole à Toulouse. Il avait demandé à ma mère s'il pouvait me parler seul à seul, elle avait accepté. Ce jour là, il m'a dit ce qu'il avait sur le cœur. C'était la première fois que je le voyais à la fois impliqué dans mon bien-être et sincère :

« Armando, ta mère et moi, nous avons vécu ensemble par erreur, et au mauvais moment en plus. Je ne te demande pas de m'excuser pour ne pas avoir été le père que j'aurai dû être. Je me suis caché derrière les circonstances pour ne pas faire ce que j'aurais dû faire avec toi : m'occuper de ton éducation, et veiller sur ta mère... »

— Tu lui as rendu sa liberté, ce n'était pas facile d'après ce que j'ai compris...

— C'était ce que je pouvais faire de mieux... Quand tu es née, avoir un enfant hors mariage avec la secrétaire de son père, au Chili, c'était hors de question... Ta mère tenait à toi, et c'est ce qu'elle a fait de mieux. Moi, je n'ai pas eu le courage qu'elle a eue...

— Papa, rien n'est perdu, maman et moi, nous avons refait notre vie.

— Tant mieux pour vous deux, mais je ne sais pas quoi faire de mieux pour ta mère et toi, là, maintenant... Nous nous entendons mieux, et je ne veux pas gâcher tout ça... Si j'ai un seul et unique conseil à te donner, c'est de ne pas refuser le passé. C'est parfois douloureux, mais c'est vital. On ne sait où on va que si on comprend d'où on vient... »

J'ai toujours retenu cette leçon de mon père. Il a trouvé un emploi dans le civil l'année de mon bac, en 1984. J'ai appris ça la veille de mon anniversaire. Martin, toujours serviable, est passé chez moi pour me donner un coup de main pour mon repas d'anniversaire. Neveu d'une restauratrice installée à New York City, et d'un oncle boucher charcutier à Toulouse, il m'a proposé de m'aider à cuisiner une bonne partie du repas. J'ai vu les détails avec lui en rentrant à la maison :

« ...Tu me fais ta ratatouille maison, c'est ce qu'il y a de mieux. Ne t'en fais pas pour la viande, je verrais ça avec maman. Alors, comme ça, tu pars en Allemagne, à Berlin ?

— Mon cousin Roger va y faire ses études de médecine, et je vais faire comme lui. Il n'y a pas de numerus clausus pour les étudiants étrangers en RFA, et comme on va à la Freies Universität, l'université publique, les études sont moins chères qu'aux USA ou au Canada. C'est surtout ça que Roger regarde, ma tante Lucille a beau avoir un restaurant qui tourne bien, c'est pas le même chiffre d'affaire que la Tour d'Argent.

— Pas le même prix non plus tu m'as dit...

— \$25 le menu pour les premiers prix, c'est deux fois moins cher qu'un restaurant français comparable. Enfin, tu n'as pas le vin, faut rajouter \$10 la bouteille... C'est quand j'ai rempli ma demande pour une bourse d'études avec l'Europe cet hiver que ça lui a mis la puce à l'oreille à mon cousin. Déjà que sa sœur veut étudier le journalisme à Mac Gill, faut pas trop faire tourner le compteur.

— Il n'a pas droit à une bourse, lui, par contre.

— Non, rien, mais il a une scolarité au quart du prix d'une université nord-américaine de base. Et je ne te parle pas de ce que ça coûterait s'il faisait ses études à Yale, Princeton ou Harvard !

Rien que médecine à Mac Gill, faut que ma tante vendre son restaurant pour payer la note... Bonsoir Madame Reyes, je passais avec Armando...

— Bonsoir Martin, excuse moi, j'ai un appel important... ? Diga ?... Non, le copain d'Armando pour son anniversaire, je te la passe, elle vient de rentrer... Ma chérie, c'est ton père, il veut de parler... »

Papa appelait directement depuis Santiago. Il avait fait sa reconversion dans le civil, et il tenait à ce que je sois au courant sans délai :

« Ça y est Armando, j'ai eu un poste comme responsable des ventes à l'international à la société minière Codelco. Mon prédecesseur est parti à la retraite, et mon patron ne voulait pas n'importe qui à ce poste. C'est une de mes relations qui m'a proposé, et j'ai eu la place.

— C'est bien pour toi papa, ça te changera d'horizon ! En plus, le cuivre, c'est un produit stratégique pour notre pays, je suis sûre que tu vas faire de l'excellent travail !

— *Merci Armando, je ne vous oublierai pas, ta mère et toi... »*

Papa a tenu sa promesse. Pour mon anniversaire, il m'a envoyé depuis le Chili une robe noire à ma taille, très élégante, et maman a reçu l'équivalent de 10 000 francs français par la Western Union pour me payer mes études. Il y avait avec un mot à l'attention de ma mère :

J'ai beaucoup à faire pour vous deux. Ce n'est qu'un début. Carlos.

De par sa profession, mon père pouvait facilement se déplacer à l'étranger. J'ai fait des études de lettres, spécialité langues étrangères, à l'université. J'avais pris comme option introduction à la sociologie avec Antoine Peyreblanque comme professeur. Ce que j'aimais le plus dans ces cours, c'était qu'il était à la fois d'une grande clarté et qu'il ne restait pas dans le pré carré de la sociologie, empruntant à toutes les sciences humaines ce qui permettait d'illustrer au mieux ses propos. Martin était en Allemagne, il suivait des études de médecine à Berlin avec son cousin Roger, et il faisait de temps à autre des virées dans la partie est de la ville. Fait qui allait lui valoir, par la suite, un grand changement dans sa vie...

Au printemps 1985, mon père est passé à Toulouse pour prendre de nos nouvelles. Il avait réussi sa conversion dans le civil et il pouvait largement continuer à nous aider, maman et moi. Il a eu une conversation avec maman à ce sujet. Ma mère, qui était en voie d'être titularisée comme professeur d'espagnol, avait le projet de s'acheter un appartement. Papa lui a proposé d'en payer une partie, mais il ne voulait ni forcer ma mère à accepter, ni faire passer ça pour une façon de se racheter des années pendant lesquelles il n'avait pas assumé ses responsabilités. Il nous a invitées au restaurant, maman et moi, et il a mis sa proposition sur le tapis :

« Armando, j'en ai parlé à ta mère qui m'a dit que je devais te dire ce qu'il en était avant qu'elle prenne sa décision. Tu es bientôt majeure, tu fais des études à l'université et tu vas avoir besoin d'un coup de pouce pour t'installer dans la vie. Ta mère veut s'acheter un appartement, j'ai proposé de lui en payer une partie, elle m'a suggéré de mettre plutôt cet argent de côté pour toi, quand tu te mettras en ménage.

— J'ai déjà économisé un peu sur mon plan épargne logement, précisa maman. Et je peux attendre encore un peu pour faire cet achat. Si ma titularisation passe à l'automne, ça ne sera pas un problème. Par contre, quand tu t'installeras, ça sera bien que tu aies un peu d'argent de côté.

— J'ai environ l'équivalent de 15 000 francs français pour vous deux, ta mère et toi. Armanda, tu es bien partie pour avoir un bon métier à la sortie de tes études. Ce serait dommage que tu aies des difficultés matérielles à ce moment là. Mais la décision ne m'appartient pas...

— Maman, qu'est ce qu'il y a de mieux, d'après toi ?

— De mettre cet argent de côté pour toi. Nous avons un bon appartement en location pour le moment, rien ne presse de ce côté là...

— On fait comme tu as dit maman... Merci papa ! »

Jusqu'à ce que j'aie ma maîtrise d'espagnol, en 1988, mon père a régulièrement alimenté mon compte épargne par virements depuis le Chili. Ce n'était pas que de l'argent, c'était aussi pour lui une façon d'être toujours avec nous, maman et moi.

Les années 1980 ont été l'illustration, pour l'Amérique Latine, de la théorie dite de l'ABC, pour Argentine, Brésil, Chili : le trio dans l'ordre des pays qui allaient se débarrasser de leurs dictatures militaires. La junte argentine avait sombré après la défaite militaire des Malouines, en 1982. Les militaires au pouvoir au Brésil avaient lâché la rampe en 1985, ne restait plus que le général Pinochet, vieillissant, et dont le soutien par les États-Unis d'Amérique était de moins en moins justifié. Surtout du fait de la prévisible disparition de l'ennemi soviétique.

La Perestroïka, j'en ai entendu parler en direct par quelqu'un qui était aux premières loges : Martin-Georges Peyreblanque. Depuis son observatoire de Berlin-Ouest, il ne ratait rien de ce qui se passait derrière le rideau de fer. Abonné et gros lecteur de la *Litteraturnaïa Gazette* et des *Izvestias*, il suivait avec passion tout ce qui provenait en direct de Moscou. Le tout sous l'œil mi amusé mi désolé de son cousin Roger Llanfyllin. Bien que libéral aux normes nord-américaines, il ne partageait pas l'enthousiasme quelque peu irréfléchi et émotionnel de son cousin pour le nouveau régime soviétique. À la fin de l'été 1987, les deux cousins, étudiants en médecine, m'avaient invités dans leur petit appartement de Berlin Ouest, du côté de Schöneberg.

C'était la première fois que je visitais Berlin, et j'ai tout de suite été étonnée de voir que cette grande capitale européenne est avant tout un grand parc au milieu duquel une ville a été construite. J'en ai parlé à mon père au téléphone, et il m'a tout de suite proposée de me retrouver là bas. Il avait un contrat à négocier avec une importante société allemande et il était pour le week-end à Berlin-Ouest. J'ai pris rendez-vous avant de me rendre dans la partie occidentale de Berlin par avion, via Francfort sur le Main.

Roger et Martin ont été ravis de me voir. Tout absorbé par son observation de l'Europe de l'est et de ses changements, Martin économisait tout ce qu'il pouvait pour aller voir sur place la situation. Il avait prévu un voyage à Prague pendant l'été 1988 et un autre en Hongrie en 1989. Cet été là, il revenait ni plus ni moins que de ce qui était encore l'URSS. Et avec quelques petits souvenirs dans ses bagages... Roger est allé me chercher à l'aéroport de Tegel et il m'a conduite à son appartement. En chemin, il m'a parlé de Martin, qui ne pouvait pas venir suite à un impératif d'ordre personnel, que Roger m'a expliqué d'un ton navré comme s'il me parlait de la dernière lubie d'un gamin de dix ans :

« Mon niaiseux de cousin ne s'est pas contenté de s'abonner à tout ce qui est écrit en russe et parle de Perestroïka, figures-toi qu'il a aussi trouvé une blonde de l'autre côté... »

— Non ? Dans le même genre que sa danseuse étoile du lycée international de Calgary, comment est-ce qu'elle s'appelait déjà ?

— Geraldine ?... Non, celle là, c'est bénin à côté... Martin est tombé en amour, et de haut, d'une nana de l'âge de Noémie, deux ans son aînée. Elle est ni plus ni moins qu'officier dans l'armée est-allemande !

— Non ? Il s'y est pris comment ?

— C'est elle qui l'a draguée avant notre départ pour l'URSS, en juillet, à une soirée organisée par l'ambassade d'URSS à Berlin-Est... Martin a comploté je ne sais comment pour nous avoir deux cartons d'invitation et, bien évidemment, il s'est tout de suite fait harponner par une bien évidemment grande brune à laquelle il n'a pas été indifférent. J'ai beau lui expliquer que sa blonde était forcément un officier de leur police politique, la Stasi, il n'a rien voulu entendre. Tu vois comment il est, Martin, physiquement parlant. En plus, comme naïf qui se fait embobiner par la première nana qui a envie de le mettre dans son lit... Enfin, entre autres catastrophes, il t'en parlera mieux que moi... »

Quand nous sommes arrivés dans leur petit appartement d'étudiants, Martin était bien évidemment au téléphone avec sa nouvelle petite amie, en direct de Berlin Est. Et c'était indiscutablement le grand amour entre eux deux :

« ...non mon amour, ne t'en fais pas, ils me connaissent bien à Checkpoint Charlie. En plus, je ne fais pas comme mon abruti de cousin qui oublie un billet de cent marks dans son passeport pour qu'on ne regarde pas trop le contenu de sa valise... Excuse moi, mais la ligne est assez mauvaise, il y a un bruit de fond.... NON, JE DISAIS QU'IL Y A UN BRUIT DE FOND... Allo ?... Comment ça, il faut retourner la cassette ?... Ah, c'est une interférence, excuse-moi chérie, j'ai cru qu'il y avait quelqu'un d'autre sur la ligne... Non, mon abruti de cousin, qui lit les mémoires de Margaret Thatcher, n'est pas très fan de la RDA par pur anticomunisme primaire, nous pourrons nous retrouver à la Größer Müggelsee tous les deux samedi... D'accord, je prends date, à samedi Milena... Bonsoir Armanda, excuse moi, mais le téléphone entre les deux Allemagnes, ça ne marche pas si facilement que ça. Tu as fait un bon voyage ?

— J'ai un peu attendu à Francfort entre deux avions, ça va.... Roger m'a dit que tu avais quelqu'un dans ta vie, félicitations...

— Merci Armanda.... Faut pas écouter mon jaloux de cousin, Milena, il voulait se la taper à ma place, et il n'a pas supporté que je réussisse là où il a échoué... C'était pareil avec Geraldine, elle préférait les intellectuels...

— Tabernak, qu'est ce qui ne faut pas entendre ! Geraldine a couché avec toi pour emmerder sa blonde et Milena est officier de la Stasi !

— Et ta sœur, elle ne boit que de l'eau, c'est ça... Je te signale que je l'ai ramassée dans un bel état pour le premier de l'an, Marissa ! C'est pas la première fois qu'elle est complètement bourrée je te signale !

— Marissa fait un peu trop la fête par moment, ce n'est pas pour cela qu'elle est alcoolique !

— Et voilà, j'ai un très bon exemple de déni pathologique ! C'est comme ce type, cet étudiant en droit, comment il s'appelle déjà.. Ah oui, Valentin Brey, le rigolo qui a dit l'année dernière que la centrale de Tchernobyl n'avait jamais explosé. Ça et le nuage radioactif qui a fait un détour pour ne pas salir notre belle France, ça vaut le voyage. Je me demande par moments si je ne vais pas faire psy...

— Dans ce cas là, tu commencera par le mécanisme de projection : Geraldine était lesbienne et elle a couché avec toi par intérêt, Milena est officier de la Stasi et elle couche avec toi sur ordre !

— Geraldine était bisexuelle et j'étais son genre de mec, Milena est dans la Volksarmee et je suis aussi son genre de mec. Et, dans les deux cas, pas toi... Eh oui, ça te démontes que les femmes de plus de 1 mètre 80 s'intéressent à moi !

— Bon, j'abandonne, parlons d'autre chose... Nous t'avons préparé un petit programme avec les hauts lieux les plus intéressants de la ville, Martin va te laisser sa chambre pour la durée de ton séjour, il a de quoi dormir de l'autre côté du mur...

— Oh, ça va... Aide moi plutôt à installer ça dans la cuisine, s'il te plaît... »

Martin m'a montré un engin invraisemblable ramené d'URSS : une sorte d'énorme obus chromé avec trois pieds, un thermostat, un robinet à la base et une minuscule théière assortie au sommet, qui s'emboîtait sur le sommet de l'appareil, ce dernier faisant facilement un mètre de haut tout compris. Roger, avec son air narquois, a commenté la situation :

« Au moins, ça, on en sera débarrassés quand il aura grillé après avoir fait sauter le compteur électrique...

— Martin, tu n'as quand même pas ramené ça d'URSS ?

— Ben, si, ça marche sur du 220 volts 50 hertz, et c'est un samovar. J'ai visité l'usine qui le fabrique, c'était une ancienne manufacture d'obus de gros calibre pour l'armée soviétique, ils se sont reconvertis...

— Moui, il y a quand même un petit air de leur ancienne production dans leur engin, reprit Roger, toujours aussi narquois. Sans doute la couleur...

— Blablabla ! Moi qui bois tout le temps du thé, ça me changera la vie... Je compte l'essayer ce soir. Armanda, toi qui aimes aussi le thé, tu l'inaugureras avec moi... Et puis, Roger, faut pas trop l'écouter, déjà qu'il n'aime pas la machine à coudre que j'ai ramenée de Sofia l'année dernière...

— Elle fait un boucan pas possible ta machine à coudre !

— Et de belles chemises aussi, fait dont tu ne te plains pas... »

Les études de médecine de Martin et Roger à Berlin ont ressemblé à ça pendant des années : entre deux voyages en Europe de l'est, quelques chamailleries sur la vision divergente de la situation, entre la naïveté optimiste touchante de Martin, et la méfiance systématique de Roger... En cette fin de mois d'août 1987, j'ai passé un week-end à Berlin avec mon père. Les nouvelles étaient bonnes et son travail lui plaisait :

« Je suis dans la négociation de contrats commerciaux à l'international, et je me fais de bonnes commissions. C'est ça qui me permet de t'aider, ta mère et toi. Je vais peut-être être indiscret mais j'ai cru comprendre qu'elle avait trouvé quelqu'un à Toulouse, un sud-africain d'après ce que j'ai compris ?

— Graham ? Il est rhodésien, ou plutôt du Zimbabwe depuis que son pays a changé de nom. Il tient une librairie à Toulouse et ça marche bien, maman et lui. Il est divorcé, il a quitté son pays parce que ça n'allait pas terrible. Maman et lui, c'est du sérieux. Et toi ? J'ai cru comprendre que tu étais remarié.

— Oui. Consuela, ta belle-mère, est à un poste à responsabilités au ministère des affaires étrangères. Elle veut que nous trouvions tous les deux un emploi à l'étranger.

— Ça ne va pas au Chili ?

— Pour tout te dire, il y a un mouvement de fond qui fait que Pinochet ne pourra plus se maintenir au pouvoir. Je suis un peu trop connu du côté de l'opposition démocrate comme soutien au régime et, pour que tout se passe au mieux pour mon pays, je préfère aller voir ailleurs. Ça sera mieux pour tout le monde.

— Tu risques gros à rester au Chili ?

— Quand ça changera, oui. Je ne sais pas quelle pourra être l'attitude d'un gouvernement qui décidera de passer à la Démocratie. Regarde l'Argentine, ce n'est pas évident chez eux. Ça sera pareil chez nous... »

Papa avait parfaitement résumé la situation. D'importants changements étaient en vue, en cette fin de décennie 1980. Aussi bien en Amérique Latine qu'ailleurs. Et mon père cherchait à ne pas se laisser emporter par la vague...

Ce qui devait arriver arriva : en 1988, le Chili a choisi la démocratie par référendum, avec des élections libres prévues pour 1990. Le C de l'alphabet venait de se concrétiser... Cette année-là, j'ai décroché ma maîtrise d'espagnol option langue commerciale et technique appliquée, et j'ai rapidement eu un emploi intéressant : traductrice de tout ce qui est documentation technique et commerciale pour Airbus Industrie... C'est Martin qui m'a poussée à tenter ma chance dans cette branche. Passionné d'aviation, il n'avait pas fait sup. aéro du fait de sa myopie et de son intérêt exclusif pour le pilotage, et avait choisi médecine à la place. C'est un peu dommage car il aurait pu être ingénieur en aéronautique...

Ma mère s'était mise en couple avec celui qui est devenu mon beau-père, Graham Larcher, un rhodésien blanc, fils de fonctionnaires qui est devenu libraire par passion pour les belles lettres du monde entier. Après son divorce, il a emménagé en France, la politique menée par le pouvoir zimbabwéen de Robert Mugabe, premier ministre devenu président fin 1987, l'inquiétait beaucoup car il craignait, à juste titre une dérive autocratique de l'intéressé. La stagnation de la situation en Afrique du Sud était aussi pour lui un sérieux sujet d'inquiétude, d'autant plus qu'il se rendait bien compte que le régime d'Apartheid ne pouvait plus durer bien longtemps. En dehors de ça, je l'aime bien, il est sympa et cultivé.

Papa était en pourparlers avec la Codelco pour avoir un poste à l'étranger. Ses bons résultats en tant que cadre commercial militaient en sa faveur, et il pensait décrocher rapidement un poste dans un bureau intéressant à l'étranger, de préférence en Europe ou en Amérique du nord. Il préférait bien évidemment l'Europe pour pouvoir être plus près de moi, mais ce n'était pas trop lui qui pouvait choisir. Il y avait eu un krach boursier en octobre 1987 et l'activité industrielle était limitée, réduisant ainsi ses possibilités de promotion à l'étranger au remplacement de cadres partant à la retraite. Ce qui est finalement arrivé en avril 1989.

Je l'ai appris à l'occasion des fêtes de fin d'année 1988. J'allais partir à Prague pour Noël à l'invitation de Martin, Milena et Roger, et mon père nous a téléphoné l'avant-veille de mon départ. Graham et maman avaient pris ensemble un appartement plus près du centre de Toulouse et mon père nous a appelé pour venir aux nouvelles. Il en a profité pour nous annoncer la bonne nouvelle, maman était au téléphone et j'écoutais au haut-parleur :

« ...nous avons pu trouver assez grand pour avoir une chambre pour Armando et une autre pour Jeremy, le fils de Graham quand il en a la garde. Nous sommes toujours locataires, la librairie marche bien, je suis professeur titulaire en lycée et on va voir ce que ça donne. Nous nous donnons deux trois ans avant de nous décider. Et toi, ça marche toujours, ton projet de mutation ?

— *C'est dans la poche Elvira. Il y a un poste qui se libère à Berne, en Suisse, et j'ai pu l'avoir. Consuela va me suivre à l'ambassade, l'attaché économique a besoin d'une assistante. C'est un petit bureau local mais c'est déjà un beau début. Je passerai à Toulouse quand je serais installé à Berne... »*

Avec le recul, ces fêtes de fin d'année 1988 ressemblent un peu pour moi au *Titanic* avant son naufrage. Le mur de Berlin était toujours debout pour 100 ans, selon monsieur Erich Honecker,

premier secrétaire de la République Démocratique Allemande, George Bush Senior avait succédé à Ronald Reagan, constitutionnellement inéligible au bout de deux mandats, à la Maison Blanche avec l'ambition de poursuivre la même politique. L'Afrique du Sud était toujours sous le régime de l'Apartheid, et Margaret Thatcher était toujours au pouvoir en Grande Bretagne, au milieu de son troisième mandat, entamé en 1987. En à peine deux ans, tout cela fut balayé.

Mon père savait pertinemment que, pour le Chili, les jours d'Augusto Pinochet à la présidence étaient comptés. Et il se doutait bien que lui, officier pro-gouvernemental, il aurait des comptes à rendre sur son temps passé à l'armée pendant quasiment dix ans de dictature. Il avait préféré voir venir en se faisant oublier. Quand je l'ai vu à Berne cette année là, nous avons parlé de tout, sauf de politique. J'ai fait la connaissance de Consuela, son épouse, une femme brune, veuve d'un officier de marine militaire tué dans un accident en mer lors de manœuvres. Ils s'entendaient bien, et ils comptaient faire leur vie ensemble.

Pour le reste du monde, tout est allé très vite à partir du printemps 1989. Il y a eu les émeutes de la place Tian An Men, en Chine, suivi, plus discrètement, du démantèlement du rideau de fer à la frontière entre la Hongrie et l'Autriche. Ce petit événement, a priori insignifiant, fut le léger souffle qui a fait tomber tout le château de cartes. Les allemands de l'est se sont engouffrés dans la brèche fraîchement ouverte, déstabilisant gravement leur gouvernement.

Par Martin, j'ai suivi en direct les manifestations pacifiques en RDA. Il allait toujours voir sa dulcinée brune d'1m86 à Berlin Est, et son passage de la frontière à Checkpoint Charlie était de plus en plus laxiste. Fin octobre 1989, je l'ai eu au téléphone. Alors que six mois plus tôt, les contrôles des gardes frontière est-allemands étaient particulièrement tatillons, il pouvait entrer en RDA depuis un mois quasiment sans qu'on lui demande quoi que ce soit de plus qu'une pièce d'identité. Il n'en revenait pas quand il m'en a parlé au téléphone :

« ...Les Grenzetruppen que je vois à la frontière regardent à peine mon passeport alors que j'étais quasiment interrogé en long en large et en travers il y a de cela à peine un mois ! Je reviens de Berlin Est, j'étais avec Milena. Tu ne vas pas me croire, mais le guichetier est-allemand a tout juste regardé mon passeport ! Cette fois-ci, la RDA est finie !

— Martin, tu ne crois pas que les soviétiques vont intervenir pour remettre tout ça en place, comme à Budapest en 1956 ?

— *S'ils avaient eu à appliquer ce genre de politique, ça serait déjà fait ! Je sais de source sûre qu'ils ont lâché le gouvernement d'Honecker, et Gorbatchev en personne attend que ça se casse la figure tout seul ! La Pologne, c'est plié, la Hongrie, pareil, la Tchécoslovaquie va suivre, puis la Roumanie et la Bulgarie. Ils ne peuvent plus, et ne veulent plus, tenir l'Europe de l'Est ! Armando, je sens que l'on va voir de grands événements d'ici le premier de l'an ! »*

Le soir du 9 novembre 1989, j'ai été la première personne qu'il a appelée au téléphone, et pas de n'importe quel endroit :

« Armando Reyes, bonsoir...

— Bonsoir madame, vous avez un appel en PCV depuis l'Allemagne de l'Est de la part de monsieur Peyreblanque, est ce que vous le prenez ?

— Oui, sans problème, passez le moi...

[Tonalité]

— Armando ? C'est Martin, excuse moi pour le PCV, je n'ai pas assez de pièces de monnaie en ostmarks pour un appel en France, tu me diras combien je te dois, je te rembourserai à Noël quand je viendrais passer les fêtes chez mes parents. Si tu les vois par ta mère ou par Graham, dis-leur de rajouter un couvert, on aura une invitée que je tiens à leur présenter...

— Martin, que se passe t-il en Allemagne de l'Est ?

— Assieds toi, tu ne vas pas me croire : je t'appelle depuis une cabine téléphonique sur Unter Den Linden, à cinq cents mètres à peine de la porte de Brandebourg, côté RDA : le mur de Berlin est en train d'être démolie ! J'ai vu passer un camion-grue il y a de cela dix minutes, et je peux le voir à travers la porte de Brandebourg en train de démonter les plaques de béton du mur depuis là où je suis ! Ça y est, la guerre froide est finie ! »

Je suis restée une heure au téléphone avec Martin, en plein dans l'ambiance berlinoise de cet événement. Et il y a bien eu une invitée de plus au Noël des Peyreblanque cette année là dans leur maison de Balmat, dans la banlieue nord-est de Toulouse. Milena, dotée d'un passeport tout neuf de la République Fédérale Allemande, était venue en France, emmenée par Martin et son cousin. Avec en bruit d'ambiance les dernières nouvelles de la "révolution" roumaine, j'ai eu droit à un des Noëls les plus mémorables de ma vie. Milena était sincèrement amoureuse de Martin, et Roger était indiscutablement jaloux de son cousin. À une question de madame Francine Riel Peyreblanque, la mère de Martin, Milena a répondu sans détour :

« Dans moins d'un an, mon travail dans la Volksarmee n'existera plus, tout comme la RDA. Je prévois déjà ma reconversion, tout comme ma mère.

— Et votre père est déjà prêt pour une nouvelle carrière ?

— Il est pilote de ligne pour Interflug, et il a déjà pris des contacts avec la Lufthansa. Ils vont avoir besoin de gens qui parlent russe pour leurs lignes avec l'URSS depuis l'Allemagne, et il a l'expérience nécessaire. De plus, il a déjà une qualification sur Airbus A310, sa reconversion ne sera pas un problème pour l'ouest.

— Chérie... reprit Martin, un peu gêné. Je pense à ta mère qui... hem... a un emploi assez particulier. Je ne pense pas que sa reconversion soit facile...

— Ne t'en fais pas pour elle, elle a prévu ce qu'il faut...

— Martin, l'oie est prête, est ce que tu peux venir à la cuisine pour me donner un coup de main s'il te plaît ?

— J'arrive papa ! »

Pour le premier de l'an, j'ai eu mon père au téléphone depuis Berne. Il avait particulièrement suivi l'intervention américaine au Panama, avec l'arrestation de Manuel Noriega, le président local installé par la CIA du temps où le président des États-Unis George Bush père en était le patron, sous la présidence de Gerald Ford. Il n'était pas très tranquille au sujet du Chili :

« Les USA ont clairement montré avec le Panama qu'ils n'hésiteront pas à faire le ménage eux-mêmes si ça allait mal. On a les élections en mars cette année, Pinochet a eu la bonne idée de partir. Par contre, ceux qui ont travaillé pour lui, ça risque d'être difficile... »

— Tu es visé ?

— Je m'attends à ce que ce soit le cas. Tant pis, je dirais tout s'il le faut... »

Début 1990, tous les gouvernements staliniens d'Europe de l'Est étaient tombés, et un gouvernement démocratiquement élu était au pouvoir au Chili, pour la première fois depuis le mardi 11 septembre 1973. De son côté, Graham avait été extrêmement surpris de voir que Nelson Mandela avait été libéré en février, et qu'il entamait des négociations au nom de l'African National Congress avec le gouvernement blanc de Frederik De Klerk afin de mettre fin à l'Apartheid.

La réunification allemande était fixée au 3 octobre 1990, et Martin avait offert un voyage à New York City à Milena en juillet, pour lui faire découvrir la ville, et le petit restaurant sur la 38e rue ouest tenu par sa mère dans Manhattan. Pendant l'été, j'ai connu l'homme de ma vie. Petre Mirceanu, alors jeune ingénieur roumain en constructions métalliques, qui cherchait du travail en France. Grand, mince, avec de magnifiques yeux bleus et une épaisse chevelure châtain clair, il avait été obligé de déménager avec sa famille, son père ayant été chef d'une entreprise roumaine grâce à ses bonnes relations avec la Securitate...

Contrairement à ce que craignait mon père, le début de la transition démocratique au Chili s'est fait dans le calme, et il n'a pas été inquiété. Entre la réunification allemande et les préparatifs de la guerre du Golfe, la fin de l'année 1990 était un tournant historique qui suscitait autant l'inquiétude que l'espoir. Mais l'année 1991 a clairement montré que la fin de la guerre froide n'allait pas être des plus paisibles.

La guerre du Golfe a éclaté en janvier 1991, et elle s'est terminée quelques semaines plus tard en laissant un Irak ravagé avec Saddam Hussein au pouvoir, prémisses de ce qui allait se passer dix ans plus tard. En août, une tentative de putsch pour renverser Mikhaïl Gorbatchev avait lieu à Moscou, et elle s'est traduite par la dissolution de l'URSS le 26 décembre 1991. L'URSS venait de faire son plus joli coup vache aux États-Unis d'Amérique simplement en cessant d'exister, privant la patrie du sénateur Mac Carthy de son ennemi caricatural le plus commode, point de vue propagande...

En plus de l'URSS, la Yougoslavie est aussi partie en morceaux, mais de façon nettement moins pacifique. La Slovénie avait fait sécession après un bref conflit avec Belgrade, et c'était au tour de la Croatie de quitter le navire. Sous la direction du leader serbe Slobodan Milošević, la Croatie était attaquée par l'armée yougoslave, qui comptait sur une victoire rapide mais fut vite repoussée par l'armée croate, équipée clandestinement par la République Fédérale Allemande avec les stocks de l'ex-Volksarmee.

J'en parle parce que ce fut le premier reportage de Marissa Llanfyllin, la cousine de Martin. Et que cette année là, mon ami d'enfance s'est séparé de Milena... Une copine jalouse de cette dernière avait envoyé à Martin, par une lettre anonyme, les références de son dossier dans les archives de la Stasi... Martin a découvert que son cousin Roger avait eu raison au sujet de Milena, qui lui avait caché la réalité de son métier jusqu'au bout... Milena était enceinte de lui et elle a accouché d'une petite Alexandra le 25 mars 1992... Après quelques mois de brouille, Martin et Milena se sont réconciliés, et Roger s'est mis en couple avec Milena... Je soupçonne cette dernière d'avoir profité de la lettre anonyme envoyé soi-disant par une de ses amies jalouse d'elle pour avoir trouvé un moyen de rompre avec Martin de façon claire et définitive. Mais ce n'est qu'une idée personnelle, juste une impression...

Pendant les années 1990, l'actualité a tourné autour de la guerre en ex-Yougoslavie. J'en avais un aperçu en première ligne, si j'ose dire, par la famille de Martin. Sa cousine, Marissa Llanfyllin, avait suivi la guerre fin 1991 en première ligne en Slavonie, avec l'affrontement entre la Croatie et la Serbie, et elle n'avait pas manqué la suite de la dégradation de la situation, avec la

guerre en Bosnie. Son compagnon, Paul Murchinson, était à l'époque journaliste spécialisé dans l'actualité des Balkans pour Radio-Canada, avant d'obtenir le poste d'envoyé permanent de Radio-Canada à New York City.

Mon père était toujours à Berne, au bureau local de la Codelco, avec un petit poste tranquille de responsable commercial, mais il allait rapidement avoir une promotion dans des circonstances inattendues. Fin 1992, le gouvernement des USA du président Bush, usé par la crise économique et une popularité croissante, laissait la place au gouvernement du président Clinton. Après douze années en continu à la Maison Blanche, les Républicains laissaient la place aux Démocrates. À peine quatre mois plus tard, un événement important allait permettre à mon père d'avoir une promotion inattendue : le 26 février 1993, une camionnette piégée explosait dans le sous-sol du World Trade Center.

Le bureau de New York City de la Codelco, le plus gros établissement de cette société en dehors du Chili, occupait le 97e étage de la tour sud du World Trade Center, et tous les membres du personnel ont dû évacuer en piétinant dans les escaliers noirs et enfumés pendant plus de cinq heures d'affilée... Le directeur de ce bureau a immédiatement fait savoir à la maison mère qu'à deux ans de la retraite, il ne voulait plus se retrouver dans un établissement aussi potentiellement exposé aux menaces que celui de New York City. Il a mis sa démission dans la balance en cas de refus de la direction de la Codelco de le muter ailleurs.

La direction de la mine de Chuquicamata lui a été confiée à compter de juin 1993, date du départ à la retraite du titulaire du poste, laissant à vacance la direction du bureau de New York City. Il s'agit ni plus ni moins que de la plus grande mine à ciel ouvert du monde, et la principale ressource à l'exportation du Chili. Naturellement, papa a été mis sur les rangs et il a finalement obtenu le poste début juillet 1993. Je suis allée le voir avec Petre pendant l'été 1993. Les traces de l'attentat étaient encore visibles au World Trade Center, mais mon père était serein. Dans son bureau de directeur, il m'a expliqué comment il voyait la situation :

« La démocratisation se passe plutôt bien, et Pinochet n'a plus aucun rôle politique. Mais il reste quand même le problème en suspens de ce qui s'est passé pendant les années de dictature. Tôt ou tard, cela reviendra sur le tapis.

— Et tu es concerné.

— Oui, j'ai vu trop de choses et je sais trop de choses. Si je suis encore laissé tranquille par les anciens du gouvernement de Pinochet, c'est parce que je me tais et que je ne suis pas au Chili. Si ça va mal, je n'ai pas grand chose à perdre, d'un point de vue légal, mais je peux faire plonger beaucoup de monde.

— Tu crains pour ta vie ?

— Pour le moment, non. Mais je préfère rester prudent... »

Les cinq années qui ont suivi ont été calmes pour mon père. J'ai eu mon premier enfant, mon fils Tomas, le 14 mai 1994. Ma fille Anita a suivi le 13 octobre 1997. Du côté de mes amis d'enfance, ma grande amie Noémie-Jeanne Peyreblanque, la sœur aînée de Martin, était sortie bien classée de polytechnique et elle avait un emploi d'ingénieur en génie civil pour la Direction Départementale de l'Équipement de l'Isère, dans la jolie ville des Alpes françaises qu'est Grenoble. Elle s'était mise ne couple avec un architecte d'origine hongroise et elle a eu son premier fils, Miklos, la même année que moi. Fin 1994, Martin avait réussi, dans le cadre de son service militaire avec les canadiens (il a la double nationalité), et la participation de la Croix-Rouge allemande, à obtenir une place d'interne à l'hôpital central de Sarajevo, en Bosnie.

Outre une expérience du terrain en médecine de guerre, un aperçu de ce que ça donne au propre l'expression "tirer sur l'ambulance" et un goût prononcé pour l'œuvre de Leonard Cohen,

Martin a aussi trouvé en Bosnie la deuxième femme de sa vie, Tatiana Miratchenko. Bien évidemment plus grande que lui, 1m82, blonde pour changer, ukrainienne et infirmière de profession. J'ai pu la voir à la Noël 1994, et j'ai tout de suite trouvé son attitude quelque peu étrange. Sur des points tout à fait ordinaires et sans intérêt de sa vie, elle était d'une grande précision tandis qu'en ce qui concernait certains points de son passé, elle restait très évasive.

Elle était née à Lvov le 19 avril 1969, son père était ouvrier dans le bâtiment et sa mère chauffeur d'autobus. Comme elle était bonne à l'école, elle a fait des études d'infirmière et elle a eu une opportunité pour gagner plus d'argent en prenant un poste d'infirmière proposé à candidature par Médecins Sans Frontière en soutien du personnel de l'hôpital de Sarajevo.

Je sentais vaguement que tout ce qu'elle disait n'était pas clair et qu'elle ne nous disait pas tout, faisant tout pour nous cacher l'essentiel. Par diplomatie, et parce que Martin était complètement sous le charme de Tatiana, je n'ai pas fait part de mes impressions. Qui se sont avérées fondées quelques années plus tard.

Après avoir brillamment réussi son internat, Martin a été médecin titulaire, et il a cherché une place dans un hôpital. Au départ, il voulait travailler à Berlin mais, faute de pouvoir être pris en spécialisation en chirurgie traumatologie en Allemagne, il a fait la tournée des hôpitaux aux États-Unis et au Canada. Le Denver Health Hospital, l'établissement de santé public de la ville de Denver, Colorado, l'a accepté en proposant, par la même occasion, un poste d'infirmière à Tatiana. Ils se sont installés là-bas fin 1995.

Mon père me payait régulièrement le voyage à New York City, et il avait toujours une chambre pour moi dans mon appartement de fonction. Consuela Muñiz, son épouse, était toujours sincèrement ravie de me voir. Elle n'avait pas eu d'enfants et j'ai d'excellentes relations avec elle, malgré que ma position vis à vis de son mari soit un peu en porte à faux par rapport aux standards de la bonne société chilienne...

En mai 1996, j'ai pu faire un voyage aux USA pour des raisons d'ordre professionnel. Il y avait un salon à San Francisco et je m'y suis rendue avec la mission de jouer les chargées de communication avec les clients hispanophones. Airbus voulait lancer son projet de très gros porteur, qui allait finalement devenir l'Airbus A380, et des contacts étaient pris avec des clients potentiels afin d'évaluer leurs besoins. Il y avait de la demande, et Mac Donnell Douglas ayant retiré de son offre le MD 12, qui aurait dû être un concurrent du projet d'Airbus, l'initiative de l'avionneur européen était bien reçue de la part des clients potentiels. De son côté, Boeing n'avait pas d'offre similaire, à part un vague projet de rallonger leur 747.

Je suis passé voir Martin et Tatiana dans leur petit appartement de Denver. Ils s'étaient tous les deux confortablement installés en Amérique et j'ai été surprise de retrouver, dans la cuisine, le samovar en forme d'obus chromé que Martin s'était acheté lors d'un voyage en URSS avant la chute du mur de Berlin. Contre toute attente, il était tout aussi opérationnel que la machine à coudre tchèque achetée en Bulgarie, moyennant quelques adaptations techniques :

« J'ai un convertisseur de tension et de fréquence pour passer mes engins européens sur le 110 volts 60 hertz qu'il y a ici. Mes acquisitions d'avant la chute de l'URSS sont toujours utilisables.

— Y compris la machine à coudre, malheureusement, pointa Tatiana, sarcastique. Quand tu fais de la couture, ça s'entend !

— On ne peut pas tout avoir chérie, répondit Martin. Armanda, ça va toujours les relations avec ton père ? J'ai vu aux informations que ça poussait à la roue pour remettre sur le tapis tout ce qui était torture sous la dictature.

— Nous évitons d'en parler, mon père et moi. Il a été militaire et il a toujours cherché à avoir un poste à l'étranger depuis qu'il a quitté l'armée pour, justement, éviter d'être mêlé à un débat trop passionnel, selon ses dires...

— Mmmm... Ça va se tasser avec le temps. Tania me disait la même chose à propos de l'Ukraine et des anciens du KGB. En Allemagne, Renate, la mère de Milena, n'est toujours pas très bien vue du fait de sa position d'ancien colonel de la Stasi, même maintenant qu'elle est commissaire du Bundeskriminalamt (*BKA, la police criminelle fédérale en Allemagne*) pour le Land de Berlin.

— Vendre son carnet d'adresses aux services secrets allemands en échange d'une reconversion professionnelle, ce n'est pas vraiment bien vu de la part de ceux qui y sont dessus... repris je. Je pense que ça doit être pareil avec mon père.

— Ne le prends pas mal, j'émets juste une hypothèse, mais je pense qu'il doit connaître certaines personnes qui ont travaillé pour la DINA, la police politique chilienne, et ces derniers doivent être content qu'il ne dise rien, expliqua Martin. Il doit avoir aussi un carnet d'adresses dont ceux qui y sont dessus doivent être contents qu'il le garde pour lui et qu'il n'en parle à personne.

— Je pense qu'il a plus que ça... répondis je. Mais nous ne parlons jamais de politique, papa et moi, quand nous nous voyons. Nos relations sont, comment dire, normales, ma mère, mon père, ma belle-mère et moi. Et toi, avec Milena, comment ça se passe ?

— Très bien, elle a épousé mon cousin Roger et elle vit à Montréal avec lui. Elle attend un enfant de lui pour juillet de cette année, je ne sais pas si je t'en ai parlé, ils ont retenu Kyle et Sandra comme prénoms.

— Ils n'ont pas cherché à voir si c'était un garçon ou une fille à l'échographie ?

— Ils veulent garder la surprise, surtout pour Sacha. Elle préférerait une petite sœur et ils ne veulent pas trop la décevoir à l'avance si ce n'est pas le cas. Ça lui fait quatre ans cette année, elle ne connaît quasiment que le Canada, ses parents se sont mariés un mois après sa naissance, et Roger a fait son internat à Ottawa pendant que Milena suivait une formation pour rentrer dans les forces armées canadiennes. Ils apprécient beaucoup son expérience du renseignement... Tant que j'y pense, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer : toi qui est du métier, tu vas être heureuse d'apprendre que j'ai enfin un pied dans le monde de l'aviation.

— Non ? m'étonnai je. Tu as fait quoi pour y être en étant médecin ?

— Martin assure depuis peu les visites d'aptitude pour la Federal Aviation Administration, expliqua Tatiana, amusée. C'est un travail en grande partie administratif, et personne ne se battait pour l'avoir. Quand Martin a demandé s'il pouvait prendre le poste, tout le monde a été ravi.

— Ce n'est pas grand chose dans l'absolu mais cela me permet d'avoir un pied dans le monde de l'aviation, répondit Martin, avec un enthousiasme sincère et profond. Et puis, cet été, je vais suivre une formation de pilote privé pendant mes congés. Tania veut voir la Floride, j'ai pris contact avec Embry-Riddle, une école de pilotage de niveau professionnel, pour un cursus complet pilotage de base et vol sans visibilité. 150 heures de vol en trois semaines, pas donné mais depuis le temps que j'en rêve... Armando, tu prends quelle compagnie pour aller voir ton père à New York ?

— Quand c'est payé par le travail, c'est Air France ou Lufthansa. Quand c'est mon père qui paye, c'est American Airlines.

— Change rien, ce sont de bonnes boutiques. J'ai fait la visite d'aptitude d'un pilote de la TWA la semaine dernière, il m'a conseillé d'éviter sa compagnie : il font voler trop de vieux coucous et, un de ces jours, ça va mal se finir... »

Je suivais déjà le conseil de Martin sans le savoir. Bien évidemment, j'ai fait une escale à New York City au retour pour voir mon père. Nous avons parlé de tout, sauf de politique, et il a promis de

venir nous voir, maman et moi, pendant l'été. Coïncidence amusante, l'avion avec lequel j'avais fait le vol Denver-New York était le Boeing 757 immatriculé N644AA qui, cinq ans plus tard, allait percuter le Pentagone. Le lieu duquel était sûrement parti l'ordre d'organiser un 11 septembre qui, l'année de mes six ans, avait changé ma vie et celle de mon pays natal...

J'ai repensé à Martin cette année là quand j'ai appris, en juillet, que le vol TWA 800 avait explosé en vol au large de Long Island. L'enquête a établi qu'il s'agissait d'un défaut de l'appareil. Peu de temps après, la première utilisation concertée des théoriciens de la conspiration dans une opération de désinformation a commencé. Enfin, c'est la thèse de Martin, qui trouve que la proximité de la fusion Boeing-Mac Donnell Douglas et les pourparlers de fusion entre TWA et American Airlines coïncident un peu trop avec la médiatisation des théories de la conspiration concernant ce dossier. Comme je suis convaincue que l'essentiel des événements tragiques n'est jamais clairement exposé dès le début, et quel que soit le camp qui prétend détenir une quelconque vérité sur le sujet, je trouve sa thèse pertinente.

Le calme de ma vie, entre mon métier, mon compagnon et mes enfants, allait être troublé deux ans plus tard par un événement qui a fait l'effet d'un coup de tonnerre dans un ciel bleu. L'actualité en ces années 1997-1998 était essentiellement occupée par le déclenchement de la crise asiatique, premier coup de semonce annonçant la super crise qui allait commencer dix ans plus tard. Ma fille Anita était née en 1997, mes relations avec mon père étaient au beau fixe et tout allait bien.

Le seul qui était mal en point, c'était Martin. Alors que tout était parti pour le mieux pour lui, un événement aussi soudain qu'incompréhensible l'a soudainement frappé à la mi-1998. Tatiana et lui allaient avoir un enfant, et une petite Galina Peyreblanque est née le 17 juin 1998. Le 19 du même mois, sa mère, Tatiana Miratchenko, disparaissait mystérieusement sans laisser de traces. Depuis ce jour là, elle est sur la liste des personnes disparues sans laisser d'adresse du FBI. Martin s'est retrouvé seul avec sa fille, bébé, et il a pris un sacré coup au moral. Par chance, il a eu le soutien moral de sa famille, son cousin et Milena, depuis le Canada, son oncle, sa tante et sa cousine Marissa, depuis New York City, ses parents à Toulouse et sa sœur à Grenoble.

Vers septembre 1998, Martin avait fait le deuil de Tatiana, et il semblait aller mieux. Il ne me parlait plus d'elle au téléphone et il était ravi de s'occuper activement de sa fille. J'avais à nouveau une opportunité de déplacement aux USA à l'occasion d'un salon professionnel pour Airbus Industrie. Mon salon se terminait le vendredi 16 octobre et je pouvais passer le week-end à Denver en rentrant en France par Washington le 19. Je n'ai pas pu obtenir de congé pour voir mon père, il ne m'en a pas voulu quand je le lui ai dit et il en a profité pour caser un voyage professionnel au siège de la Conelco, à Santiago du Chili, à la même période.

Martin m'avait dit qu'il avait changé d'adresse et il m'avait donné une nouvelle adresse à Denver, chez Monsieur et Madame Patterson, 2045, West Mountain Street, Denver. Alors que sa paye de médecin lui permettait d'assumer le loyer d'un appartement confortable, même pour un père célibataire avec un enfant à charge, je me suis douté qu'il y avait probablement une remplaçante à Tatiana qui logeait à cette adresse avec lui. Ou que Martin préférait louer un meublé pas cher chez des gens pour être financièrement plus à l'aise pour s'occuper de sa fille.

Ce fut la première hypothèse qui fut la bonne. Malgré l'insistance de Martin, j'avais pris un taxi depuis l'aéroport de Denver pour aller à sa nouvelle adresse. Le chauffeur qui a pris ma course m'a dit que c'était dans le quartier irlandais de Denver, Conway Hill, surnommé la petite Belfast à cause de sa population qui est pro-IRA. La plupart des rues portent des noms de villes irlandaises, et les feux de circulation ont été inversés afin que le vert symbolisant l'Irlande soit en haut... Je suis

arrivée devant une belle maison individuelle au nom de Mr. et Ms. Patterson, à l'adresse que m'avait indiquée Martin. Une grande femme brune, vigoureuse, qui avait dans les 45 ans est venue m'ouvrir dès qu'elle m'a vue :

« Bonsoir, vous êtes Armando Reyes ?

— Oui, c'est moi... Le docteur Peyreblanque vous a parlé de moi ?

— Marty m'a dit que vous êtes sa meilleure amie d'enfance, entrez donc. Il est en train de s'occuper des petites en attendant le retour de ma fille...

— Les petites ?

— Sa fille Galina et ma petite-fille Nelly. Il vit ici avec Linda, ma fille, depuis le début du mois. Nous avons encore quelques détails à régler, mais Marty et Galina se sont vite faits à l'ambiance ici. En plus, comme nous avons des horaires particuliers, lui en tant que médecin, moi en tant que conductrice de locomotives... Martin, ton amie Armando vient d'arriver depuis l'aéroport !

— Merci Claire, j'arrive tout de suite ! »

Martin est venu me voir avec, dans les bras, une petite fille métisse d'afro-américain et d'european qui n'avait visiblement aucun air de famille avec lui... J'avais pu voir des photos de Galina, un joli bébé blond avec les yeux bleus de son père, et celle-là ne correspondait pas vraiment... Martin m'a tout de suite expliqué la situation, plutôt... particulière :

« J'ai couché Galina, qui dort en ce moment, mais Nelly ne s'endort pas aux mêmes heures, tu connais... C'est la fille de Linda, nous nous sommes mis en couple tous les deux, entre parents célibataires, ça a tout de suite collé...

— Mmmm... Vu la taille de sa mère, je ne pense pas qu'elle soit plus petite que toi...

— 1m92, ça surprend au début quand on ne la connaît pas... Oui Nelly, on parle de ta maman, elle va bientôt arriver... Ça va être l'heure de son biberon, elle ne supporte pas que ce soit moi qui le lui donne...

— Faut pas t'en faire Marty !... reprit Claire Patterson. Vu la bonne cuisine que tu fais, elle ne te boudera pas longtemps... Voilà ma fille... »

Effectivement, Linda Patterson, la troisième mais cette fois-ci la bonne, est une femme impressionnante. Elle a été militaire dans un régiment de commandos parachutistes de l'armée américaine avant de se faire payer un diplôme de droit par son gouvernement et de décrocher un emploi de conseiller juridique au Denver Health Medical Center, là où travaille Martin. C'est lui qui, ayant reçu dans le cadre de son travail de médecin vérifiant l'aptitude des pilotes professionnels Siobhan Patterson, la sœur de Linda qui est pilote de ligne, il a mis au courant cette dernière de l'emploi disponible. Siobhan en a parlé à sa sœur, qui a posé sa candidature et a été retenue.

Linda a eu sa fille seule par choix, avec un copain afro-américain qu'elle a connu à l'armée. Elle s'entendait très bien avec Martin du temps où ils n'étaient que simple collègues de travail, avant la disparition mystérieuse de Tatiana. Pendant l'été qui a suivi cet événement, ils se sont rapprochés, le courant est passé et ils vivaient désormais en couple chez les parents de Linda. Madame Patterson mère est conductrice de locomotives pour la compagnie de chemin de fer Union Pacific, un métier très particulier, et monsieur Patterson, Vance de son prénom, est instituteur. Des gens simples et très sympathiques, et qui m'ont fait découvrir la cuisine irlandaise au dîner :

« Pork and cabbage, un plat tout simple avec des tranches de lard, du bacon et du chou vert, le tout cuit au four, m'indiqua Claire Patterson en me servant. Martin, qui est très porté sur la charcuterie, en a fait son plat favori.

— C'est aussi la bonne saison pour le colcannon, on en a prévu dimanche, reprit Martin. J'ai fait des saucisses à griller pour aller avec, la recette de mon oncle Marcel, celui de la boucherie-charcuterie Peyreblanque à Toulouse.

— Je suis surpris des nombreux talents de Martin, miss Reyes... reprit monsieur Patterson. Les rideaux de la cuisine, c'est lui.

— Vous m'avez quand même appris quelques bonnes recettes, reprit Martin, avec sa gentillesse habituelle. Autant pour la Pologne, je connaissais déjà la cuisine, autant j'ignorais qu'il y eut tant de bons plats en Irlande...

— Tant qu'on parle de Pologne, j'ai fait un sernik en dessert, indiqua Claire Patterson. C'est ma recette de famille, vous allez aimer ! »

Le sernik est un gâteau au fromage polonais, c'est particulier mais excellent. Normalement, il y a des morceaux d'orange confits dedans mais miss Patterson le fait avec des tranches de citron nature et un peu de cannelle. Et j'ai tout de suite adoré. C'est dans cette ambiance joyeuse que j'ai appris le lendemain l'événement majeur qui marqua mes dernières années de relations suivies avec mon père. Le lendemain matin, après le petit-déjeuner, Martin m'a montré sa cousine à la télévision. Marissa Llanfyllin travaillait sur une chaîne d'information en continu qui avait son siège à New York City, et elle présentait la tranche du matin. Avec le décalage horaire, elle finissait à midi à New York City, ce qui faisait dix heures du matin à Denver. J'étais curieuse de la voir au travail :

« J'ai vu plusieurs fois ta cousine du temps où tu étais à Berlin et où elle était partie en Croatie pour couvrir la guerre. Elle est présentatrice de journal télé, maintenant ?

— Un boulot bien payé, à mi-temps, qui lui permet de faire quelques piges pour Radio-Canada l'après-midi, plus pour continuer à bosser comme vraie journaliste que pour l'argent. Sa motivation pour travailler sur Wolf News est purement alimentaire... C'est la tranche de week-end, elle la fait de temps à autre, je ne sais pas si on va la voir aujourd'hui... Gagné, la voilà !

— ...de la Réserve Fédérale qui a débloqué la somme de \$500 millions afin de soutenir son homologue nippon en convertissant cette somme en bons du trésor émis à cette occasion par la banque nationale japonaise. Jade, peut-on considérer que cette intervention va permettre d'enrayer la chute de l'économie asiatique ?

— Seulement en partie Marissa, le problème de l'effondrement de l'économie thaïlandaise n'est toujours pas réglé, et la situation continue à s'aggraver en Indonésie. Toutefois, si cette intervention permet de stabiliser l'économie japonaise, un effet d'entraînement pourrait suivre et arrêter la spirale descendante des économies asiatiques. Il est encore trop tôt pour en juger, mais la Réserve Fédérale a lancé un signal fort avec cet achat important.

— Merci Jade... Tout de suite, une information en provenance de Londres, Grande-Bretagne : l'arrestation sur mandat international de l'ex dictateur chilien Augusto Pinochet vient d'être confirmée. Accusé de violations répétées des droits de l'Homme durant sa présidence, entre 1973 et 1990, l'ancien dictateur est actuellement maintenu en résidence surveillée au Royaume-Uni dans l'attente d'un éventuel procès. Du côté du gouvernement chilien, les premières protestations officielles ont été formulées, insistant surtout sur le caractère abusif de cette arrestation. Le général Augusto Pinochet, 82 ans, était venu en Grande-Bretagne pour y recevoir des soins... »

J'ai pu parler à mon père au téléphone ce soir là. Il était à Santiago et il m'a dit que cette arrestation avait mis un grand coup de pied dans la fourmilière, et qu'il allait y avoir des dégâts. Il

m'a bien précisé qu'il pensait ne pas faire partie des dommages collatéraux. Mais je sentais bien qu'il était très inquiet, et loin d'être tranquille.

Pendant les 18 mois qui ont suivi, le général Pinochet a été assigné à résidence, et son statut juridique a fait l'objet d'âpres débats. Il y avait de nombreux partisans des poursuites pénales à son égard, bien évidemment au Chili mais aussi un peu partout dans le monde. De l'autre côté, de nombreux soutiens au vieux dictateur décrépi se sont fait entendre, l'extrême droite chilienne, bien évidemment, mais aussi Lady Margaret Thatcher, ancien premier ministre de Grande-Bretagne. L'année 1999 fut pour moi une longue année d'attente. Depuis New York City, mon père ne croyait pas à une comparution du général Pinochet devant un tribunal quelconque. Beaucoup trop de gens impliqués, m'a-t-il expliqué un jour de juin au téléphone :

« Il ne faut pas oublier qu'il y a aussi des étrangers impliqués dans l'installation de la dictature de Pinochet. Bien évidemment Le secrétaire d'État de Richard Nixon, Henry Kissinger, mais aussi certaines personnes haut placées liées à la CIA. Je pense à George Bush, l'ancien président. Depuis les midterms de l'année dernière, les démocrates sont en mauvaise posture d'un point de vue parlementaire, ils n'ont plus la majorité dans les deux chambres. Ils ne peuvent pas se permettre d'appuyer une campagne contre Pinochet qui risquerait de déclencher une levée de boucliers à titre défensif de la part des républicains, qui ont tout intérêt à ce que cette affaire soit discrètement enterrée... »

— Il y a eu aussi leur acharnement contre le Président Clinton...

— Ça, c'est pour amuser la galerie Armando. En fait, l'Amérique latine n'est plus un enjeu géostratégique majeur pour les USA depuis la chute du mur de Berlin. Des opérations de soutien inconditionnel aux dictatures locales, comme le fameux plan Condor des années 1970, ne sont plus envisageables aujourd'hui. La doctrine Monroe n'est peut-être pas encore morte, mais elle a pris pas mal de plomb dans l'aile depuis la fin de l'URSS... »

Pour vous donner quelques repères, le plan Condor était un plan de mutualisation des moyens de répression des dictatures militaires d'Amérique Latine dans les années 1970. Il s'est traduit par la mise en commun de réseaux d'action clandestins montés par les dictatures en place pour la chasse aux opposants politiques dans le monde entier. L'organisation générale et la logistique étaient assurées par la CIA. Quand à la doctrine Monroe, c'est une doctrine politique des USA datant du début du XIX^e siècle. Du nom du président républicain James Monroe, qui l'a établie en 1823, elle prévoyait que toutes les affaires du continent américain seraient désormais exclusivement gérées par les États-Unis d'Amérique. Toute ingérence extérieure, à l'époque potentiellement européenne, serait perçue comme étant une agression contre les USA et traitée comme telle.

Dans la pratique, la doctrine Monroe a abouti à la domination politique et économique exclusive de toute l'Amérique Latine par les USA à la faveur de la décolonisation, les pays qui componaient l'ancien empire espagnol prenant tous leur indépendance durant le XIX^e siècle. Pour rappel, le dernier pays d'Amérique Latine perdu par l'Espagne fut Cuba en 1898, à la faveur d'une intervention militaire des USA en soutien aux indépendantistes cubains.

En 1999, il ne restait plus que Cuba à ne pas être politiquement et économiquement aligné, en tout ou partie, sur les États-Unis d'Amérique. Toutefois, un trublion du nom d'Hugo Chavez pointait son nez au Venezuela, avec la ferme intention de mener dans son coin la politique sociale sur des

bases démocratiques dont son pays avait besoin. Il y avait aussi l'effondrement économique de l'Argentine qui était en gestation. Plus les élections aux USA prévues pour 2000, avec un camp Démocrate affaibli par les attaques contre Bill Clinton, et un candidat naturel, le vice-président Albert Gore, plutôt falot et peu susceptible d'attirer les électeurs en masse...

Début 2000, la crise créée à l'occasion de la mise en résidence surveillée en Grande-Bretagne d'Augusto Pinochet a eu un dénouement que mon père a qualifié de minable. Neuf jours avant le dixième anniversaire du retour de la démocratie au Chili, le 2 mars 2000, Augusto Pinochet était libéré de sa résidence surveillée soi-disant pour raisons de santé, et rentrait à Santiago sous les applaudissements de ses partisans. Ulcéré, mon père nous a téléphoné, ma mère et moi, pour nous faire part de son indignation :

« Nous avons perdu une occasion de remettre à plat toutes ces années de dictature avec cette libération ! Je n'en ai pas dormi de la nuit, et j'ai franchement honte d'être là, à New York City, avec un beau poste bien tranquille, alors que mon pays et mon peuple vient de se faire insulter par... par ce FASCISTE !... Armanda, ta mère me connaît bien, elle sait que je suis très pointilleux là-dessus, mais j'ai vraiment l'impression d'avoir déserté ! »

— Papa, il ne faut pas t'en faire. Pinochet est vieux, il ne va pas durer bien longtemps.

— *Tu sais qu'on dit toujours que ce sont les meilleurs qui partent en premier... Mais il est vrai qu'il a plus de 80 ans, et qu'il est cardiaque... Enfin, j'aimerai bien pouvoir faire quelque chose d'utile en ce moment...*

— Ne t'en fais pas papa, je suis sûre que tu trouveras quoi faire.

— *Merci Armanda. J'ai juste besoin d'une bonne idée... J'ai quelque chose qui m'est venu à l'esprit, je vais y réfléchir à tête reposée... »*

Mon père ne m'a plus jamais parlé de son idée, et c'était la dernière fois que je parlais avec lui de politique. Je suis allé le voir à New York City pendant l'été 2000, en pleine campagne politique pour les présidentielles. Les électeurs des États-Unis d'Amérique avaient le choix entre George W. Bush junior du côté républicain, homme présenté comme étant un demeuré inculte, et Albert Gore Junior du côté démocrate, le vice-président insipide de Bill Clinton.

J'ai eu l'occasion de revoir Martin et sa famille. Il s'était provisoirement installé dans une chambre de l'hôtel de son oncle Norman Llanfyllin, le Maple Leaf Hotel, situé non loin du restaurant de sa tante Lucille, sur la 38e rue ouest dans Manhattan. Il payait un loyer symbolique à son oncle en participation aux travaux d'agrandissement de l'hôtel, les combles de cet ancien entrepôt étant en cours d'aménagement pour créer dix chambres de plus.

Après avoir réussi sa spécialisation, Martin avait déménagé de Denver à New York, et Linda l'avait suivi. Elle avait un emploi d'avocat dans un grand cabinet et Martin avait un poste de chirurgien titulaire spécialisé en traumatologie au centre médical Bellevue, le grand hôpital public de New York City. Pour eux, l'avenir était souriant, comme me l'a expliqué Martin lors d'un dîner dans la chambre d'hôtel sous les combles que son oncle lui laissait pour se loger :

« Nous prospectons, Linda et moi, pour nous payer un appartement dans New York. Vu les prix à Manhattan, nous sommes en train de voir dans Brooklyn et le Queens si on ne trouve pas quelque chose de correct.

— Martin et moi avons décidé de trouver quelque chose dès que possible, avec un délai maximum d'un an, expliqua Linda. Martin a fait un placement intéressant pour que nous ayons éventuellement un peu d'argent de côté, afin de ne pas prendre un crédit immobilier trop lourd.

— Nous pouvons aller jusqu'à \$500 000, nous devrions trouver quelque chose de correct avec quatre chambres dans cette tranche de prix en cherchant bien.

— Quatre chambres ? demandai-je. Une pour chacune de vos filles, une pour vous...

— Et une pour quelqu'un de plus dans la famille, reprit Martin. Ce n'est pas encore décidé, entre Linda et moi, mais nous aurons peut-être un enfant ensemble. Pour l'instant, il faut s'installer correctement.

— Si le placement de Martin rapporte bien, nous pourrons envisager de monter jusqu'à \$600 000 pour l'appartement, mais ce n'est pas évident.

— Linda, c'est quoi ce placement ?...

— Il faut demander à Martin, c'est suite à un conseil de ma sœur Siobhan, qui est pilote de ligne. Une histoire de spéculation à la baisse.

— J'ai pris des titres d'American et United Airlines avec ce qu'on appelle des put options. Ce sont des actions qui rapportent quand le titre de la compagnie auxquelles elles sont rattachées perd de sa valeur.

— Et c'est ce qui arrive avec ces compagnies aériennes ?

— D'après ma sœur, oui. Martin a bien écouté ce qu'elle a dit sur la saturation du marché et les situations délicates de United et American. La première est mal en point financièrement et la seconde a mal digéré le rachat de la TWA.

— Les indices boursiers commencent à baisser sérieusement, et les compagnies aériennes vont trinquer ! conclut Martin. Il suffit juste d'être raisonnable pour la plus-value et d'attendre le creux de la vague pour vendre. Je ne m'attends pas à toucher le jackpot, loin de là, mais un petit +10 % de plus-value ne me déplairait pas... »

Sans le savoir, Martin avait fait ce qu'il fallait pour toucher le jackpot. Je crois qu'il a quasiment doublé la mise après le 11 septembre 2001. Ça valait bien une garde à vue dans les locaux du FBI...

Le 11 septembre 2001 à 9h03 heure de la côte est, mon père était dans son bureau de la Codelco, au 97e étage de la tour sud du World Trade Center. Les équipes qui ont déblayé Ground Zero ont retrouvé son corps trois mois plus tard, sous les décombres. Je ne pense pas qu'il soit utile d'en dire plus. Dès que les vols vers les États-Unis ont été rétablis, nous nous sommes rendus sur place, ma mère et moi, à l'invitation du consulat du Chili à New York City.

L'oncle de Martin nous avait réservé une chambre dans son hôtel. Linda avait aussi été affectée, son amie d'enfance l'a appelée du vol United 93. Martin s'était remis de sa garde prolongée pour cause de catastrophe pendant les journées du 11 et du 12 septembre 2001, et son arrestation par le FBI le 13 pour cause de placement boursier trop profitable. Pour une fois que ce n'était pas une histoire de femme qui lui valait des ennuis...

Début janvier 2002, en accord avec Consuela, le corps de mon père a été rapatrié à Santiago. Martin et Linda avaient acheté un appartement dans Manhattan, profitant du souhait de son propriétaire de quitter New York City au plus vite. Depuis la baie vitrée du salon, on peut voir ce qui était à l'époque Ground Zero. J'y suis resté le temps que les démarches administratives pour le rapatriement du corps de mon père aboutissent.

C'était l'été à Santiago, où je revenais pour la première fois depuis plus de vingt ans. Mon père a eu droit aux honneurs militaires pour son enterrement. Toute sa famille était là, et ils m'ont traitée comme une des leurs, pour la première fois depuis des années. Mon père a eu droit à une tombe au cimetière militaire de Santiago du Chili avec cette simple mention :

*Lieutenant-colonel CARLOS TRAUBNER ARMENDARIZ
Santiago du Chili, 19 mars 1944 – New York City, 11 septembre 2001
Toujours présent pour ceux qui ont compté pour lui*

Toujours présent papa... Dans les années qui ont suivi, nous avons eu des relations plus poussées avec sa famille, comme s'il avait fallu que son sacrifice soit consommé pour que nous nous rapprochions, la fille d'ouvriers qu'est ma mère et la famille de militaires depuis plusieurs générations qui est celle de mon père. Il est devenu pour moi bien plus qu'un souvenir, l'exemple d'un homme conscientieux pris entre l'Histoire et sa famille...

Dans les années qui ont suivi, le temps a fait son œuvre en me permettant de faire le deuil de sa disparition. Et celui à cause duquel il s'est retrouvé en porte à faux entre son devoir de militaire et la réalité de sa famille a, lui aussi, disparu : le 10 décembre 2006, Augusto Pinochet succombait des suites de ses problèmes cardiaques à l'âge de 91 ans. J'ai toujours gardé la carte de vœux que Martin m'avait envoyée cette année là. Elle comprenait en couverture le portrait de Pinochet avec ses dates de naissance et de décès, et la mention *JOYEUX NOËL* en dessous, écrite en espagnol. C'était un éditeur latino-américain contestataire qui l'avait publiée. Naturellement, Martin y était allé de son petit mot sarcastique :

Enfin le Chili sans la vieille carne ! Joyeux Noël et mort aux cons qui restent !

Martin-Georges Peyreblanque, cas désespéré.

Je m'en étais tenu à ce petit mot rigolo de Martin et à ses passages en France dans sa famille pour tout ce qui était situation politique. Après la naissance de la fille qu'il a eue avec Linda en mars 2003, Martin s'est beaucoup investi dans la lutte contre les théoriciens de la conspiration après avoir ardemment lutté contre la guerre en Irak. Je suivais l'actualité américaine avec lui quasiment en direct, vu son implication.

Et l'Amérique Latine a bien changé... Hugo Chavez, après que son opposition d'extrême droite aie tenté de le renverser, est resté au pouvoir au Venezuela et n'en partira qu'au terme de son mandat, Lula, le président brésilien, a durablement installé la gauche et la démocratie dans ce pays, et même un ancien sandiniste est revenu au pouvoir à Managua : Daniel Ortega, l'homme fort du Nicaragua entre la révolution qui a chassé Somoza du pouvoir et les élections qui se sont conclues par le départ des sandinistes du pouvoir. La doctrine Monroe est bien à l'agonie, et même le président Obama a assoupli récemment les modalités du blocus contre Cuba...

Par-delà la tombe, mon père a enfin accompli ce qu'il voulait faire pour son pays. À la mi-mars 2010, j'ai été contactée par un cabinet d'avocats de New York City pour l'exécution d'une clause testamentaire secrète. J'ai pu obtenir un congé et je me suis rendue à nouveau dans cette ville, en compagnie de ma mère. Nous avions rendez-vous au cabinet Woodman, Forrester, Sawyer, Carpenter and Joiner pour la lecture de cette clause inattendue. Ground Zero était devenu un chantier où une nouvelle tour s'élevait petit à petit, au fur et à mesure de l'avancement de sa construction. Malgré le fait que le printemps soit là sur le calendrier, un froid glacial recouvrait la ville. Martin et Linda se sont mis en quatre pour nous héberger chez eux, Louise-Michelle, sept ans, leur petite dernière, me prêtant sa chambre avec joie.

Dans le cabinet d'avocats, nous nous sommes retrouvées, ma mère et moi, en compagnie non seulement de Consuela, la veuve "officielle" de papa, mais aussi de trois personnes que nous ne connaissions pas : un homme élégant et discret, dans la cinquantaine, le consul du Chili à New York City, homme dans la quarantaine, très officiel, et une dame âgée, grande brune mince et élégante, qui semblait être la seule à ne pas être surprise de se trouver là. Maître Collin Joiner, un des associés du cabinet, nous a expliqué pourquoi nous étions là :

« En avril 2000, monsieur Carlos Traubner, alors mon client pour ses affaires professionnelles, m'a demandé de consigner et mettre à l'abri, en plusieurs copies, toute une série de documents qu'il pensait rendre publics l'année de sa retraite, qui aurait dû être 2009 s'il n'avait pas connu le sort tragique que nous lui connaissons. Il a demandé à ce que ces documents soient remis à certaines personnes, dont son ex épouse Elvira Reyes et sa fille, Armando, ici présentes, sa veuve, la Señora Consuela Muñiz Traubner, qui est parmi nous, mais aussi monsieur le Consul de la République du Chili, qui nous a fait l'honneur d'être ici en personne. Ainsi que Sir Edward Anderson, MP, représentant d'Amnesty International, et miss Lindsey Henderson, que monsieur Traubner a décrite comme étant, je le cite, "la plus belle source de problèmes qu'il ne m'est jamais été donné de fréquenter dans le cadre de mon travail"...

— Je suis retraitée du Département de la Justice après avoir fait carrière au sein de la CIA, pour vous situer, répondit la source de problèmes en question. J'ai connu le lieutenant-colonel Traubner dans le cadre de mon travail, je le confirme...

— Merci de cette précision. À la demande de mon défunt client, je vais vous donner lecture du document à votre attention qu'il m'a remis il y a de cela dix ans... »

C'était la fameuse idée que papa cherchait le lendemain de la libération de Pinochet de sa résidence surveillée anglaise, dix ans plus tôt. Et il avait fait fort :

New York City, 19 mars 2000,

Si maître Joiner, ou un de ses successeurs, vous lit cette lettre, c'est que je ne serais plus de ce monde, ainsi que quelqu'un de bien connu. J'ai rassemblé certaines de mes affaires et j'ai conclu avec mon avocat qu'au cas où je décéderais avant mon départ à la retraite, quelle qu'en soit la cause, et j'ai demandé que des copies en soit remises à ma famille et aux personnalités dont la liste figure en annexe. La date doit en être le premier anniversaire d'une nouvelle décennie de démocratie au Chili après la mort du général Augusto Pinochet, au plus tôt le 11 mars 2010.

J'ai ici consigné toutes mes activités de dix ans d'armée au service de la dictature, de 1972 à 1982, avec tous les documents en ma possession, toutes les dates et tous les noms de ceux avec qui j'ai travaillé à trahir mon peuple en me rendant complice du coup d'état du 11 septembre 1973 et de ses conséquences. J'espère que ces documents aideront, entre autres, les familles des torturés et des disparus à connaître la vérité.

J'ai donné tous les noms que je connais des militaires et membres de la DINA avec qui j'ai travaillé à l'asservissement de mon pays, ainsi que les circonstances dans lesquelles je les ai connus. Il y a aussi des noms de civils qui ont été discrètement utiles au pouvoir en place, avec leur rôle et tout ce que sais d'eux et de leurs activités. Il n'y a

pas que des chiliens sur cette liste, Miss Henderson, à qui j'ai demandé que l'on remette une copie de ces documents, vous confirmera sûrement certains des témoignages que j'ai consignés par écrit.

Je n'ai pas fait ceci avant pour protéger ma famille, surtout ma fille Armando. Je l'ai privée d'une enfance normale par compromission avec la dictature militaire. Elle a su me pardonner, je lui dois la vérité sur son pays natal et sur moi-même. Et je dois aussi rendre compte à sa mère, Elvira, des raisons qui ont fait que notre mariage fut un échec, elles sont en grande partie consignées dans ces documents.

Maintenant, vous avez tout ce que je sais entre vos mains. Ce n'est qu'un témoignage tardif et fragile d'un homme qui n'a pas eu le courage de refuser les compromissions qui lui étaient offertes, cela dans le seul but d'épargner des souffrances inutiles à ses proches. Faites le connaître au monde entier, c'est de cette façon que vous honorerez le mieux ma mémoire, et celle de toutes les victimes dont je fus complice des assassinats.

Adieu à tous ceux que j'aime, vous resterez pour toujours dans mon cœur.

Carlos TRAUBNER.

Mon père venait de nous montrer, par-delà la tombe, qu'il était un grand homme. Ses documents ont fait l'effet d'une bombe et, au Chili, plusieurs enquêtes ont été rouvertes grâce à lui. Il est encore trop tôt pour juger des effets de cette révélation mais il y a beaucoup de gens qui vont devoir rendre des comptes alors qu'ils se croyaient bien à l'abri. L'affaire Traubner vient de commencer, et elle n'a pas fini de s'étendre.

Finalement, mon père a enfin trouvé le moyen d'être en paix avec sa conscience, tout en ne mettant pas sa famille en danger. S'il a perdu la vie un 11 septembre, c'était à la même date, 28 ans plus tôt, qu'il avait perdu sa famille. La petite fille apeurée qui regardait la prise sanglante du pouvoir par les collègues de son père comprenait enfin ce qui s'était passé ce jour là, une déchirure que seul le temps et le courage de certains avaient fini par réparer. Même si son père, qui avait tardé à prendre ses responsabilités, n'était plus là pour la rassurer.



Le 11 septembre 1973, prétextant un complot imaginaire, appelé Plan Z, visant à soi-disant instaurer une république soviétique au Chili par l'action du gouvernement de centre-gauche démocratiquement élu, les forces armées chiliennes prennent d'assaut le palais de la Moneda, siège du gouvernement. Le président Salvador Allende, démocratiquement élu à la tête du gouvernement chilien, préfère se suicider plutôt que de se rendre.

La répression au Chili aura fait, entre cette date et le rétablissement de la démocratie le 11 mars 1990, 3 197 morts. 33 221 opposants au régime du général Augusto Pinochet auront été emprisonnés, et certains d'entre eux torturés, pendant la même période. "Il pleut sur Santiago" était la phrase code diffusée à la radio pour annoncer que le putsch prévu était lancé contre le président Allende.

En comparaison, les attentats du 11 septembre 2001 ont fait, en moins de deux heures, 2 993 morts et plus de 7 000 blessés.



CC Olivier Gabin, 2010, juillet 2012

Cette œuvre de fiction est couverte par les dispositions de la licence Creative Commons :

CC - BY - NC - ND

Les conditions légales de la licence applicables à cette œuvre sont disponibles à cette adresse :

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>